

Périodique trimestriel édité par l'Aide aux Personnes Déplacées asbl
Fondée par Dominique Pire (+) Prix Nobel de la Paix 1958

Bureau de Dépôt - Liège X - P 202 391

N° 109 - 1^{er} trimestre 2006

Editorial

Dans le monde associatif comme dans beaucoup d'autres secteurs, le début de l'année est synonyme de rapport d'activités. Si l'exercice se révèle un peu fastidieux, il est toujours intéressant pour soi-même de faire le point pour reprendre le bon cap si nécessaire. C'est parfois aussi l'occasion de faire des constatations assez étonnantes.

Sur trente-cinq personnes ayant quitté la maison d'accueil en 2005, dix l'ont fait dans de bonnes conditions. Elles étaient recevables et sont parties s'installer dans un logement autonome. Vous devinez que pour les vingt-cinq autres, les événements ont pris une autre tournure. Si pour certaines familles, c'est en cours de route, au fur et à mesure du déroulement de la procédure, que les choses se sont gâtées, pour d'autres, c'est dès le départ qu'il était clair que l'affaire était mal engagée.

Dans ces conditions, comment donner du sens au travail social ? Il s'agit d'informer, de faire comprendre pour qu'au moins la personne réalise ce qui va lui arriver et se prépare à choisir entre la peste et le choléra. Entre un re-

tour au pays pratiquement jamais envisagé et une clandestinité plus ou moins délibérément choisie.

Encore faut-il être cru, c'est-à-dire avoir réussi à créer la relation de confiance indispensable pour faire accepter que l'échec se trouve au bout du parcours. Y arrivons-nous ? Oui, assez souvent et ce n'est pas par prétention ou pour garantir notre confort intellectuel que nous l'écrivons. Dans d'autres cas, c'est moins évident.

Comment expliquer autrement ces départs précipités, souvent à notre insu ? D'autant plus incompréhensibles que, de notre point de vue, ils consistent à lâcher la proie pour l'ombre (la relative sécurité d'une maison d'accueil pour on ne sait trop quelle solution aléatoire). Ce n'est pourtant pas faute d'expliquer qui nous sommes, ce que nous faisons. Il doit rester dans un coin de la tête de certains un doute quant à notre indépendance vis-à-vis des autorités.

S'ils ont par contre une certitude, c'est que nous n'envisageons pas

notre travail sans une bonne dose d'humanité. Il leur suffit pour cela de comparer nos pratiques et celles d'administrations exécutant leurs consignes sans état d'âme.

Qu'une famille doive se rendre dans un autre pays pour y faire examiner sa demande d'asile n'a en soi rien de dramatique. Mais au nom de quoi peut-on justifier qu'un jeune couple avec deux enfants (dont l'aînée n'a pas quatre ans) se fasse arrêter comme les derniers des voyous et séjourne deux semaines dans un centre fermé avant de devoir quitter la Belgique en fourgon cellulaire vers un pays où il ne refusait même pas d'aller ?

Quel intérêt supérieur défend-on en jouant indéfiniment avec des nerfs déjà bien éprouvés par des années d'errance, en postposant de jour en jour un départ parce qu'il manque une signature ? En faisant croire que le soir même on sera à destination alors qu'il est clair que le centre d'accueil est plein et qu'il faudra encore supporter un transit ailleurs pendant quelques jours avant d'y arriver ?

« Le carré des Cosaques »,...

Il n'est pas question pour autant de tomber dans la sinistrose, de baisser les bras, de démissionner. Tout comme nos hébergés, si nous devons regarder la réalité en face, ce n'est pas pour nous en accommoder mais au contraire pour composer avec elle. En usant de tout le poids que peut avoir l'associatif pour faire changer les choses, même si les progrès sont lents et minimes.

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Ce ne sont pas les deux bébés nés à Braine cette année qui nous contrediront.

Braine... L'Aide aux Personnes Déplacées y est présente depuis plus de cinquante ans. C'est en 1954 que Dominique Pire y ouvrit le quatrième home destiné à accueillir les D.P. qu'il avait arrachés aux camps d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie où ils croussaient depuis la fin de la guerre.

Si, à la Maison Carrée, nous avons un contact quotidien avec les réfugiés d'aujourd'hui, d'autres sont mieux placés que nous pour vous parler des réfugiés d'hier. Myriam Houart, administratrice de notre association, a dirigé le home tant qu'il a été en activité. Avec son mari, d'abord. Seule, ensuite. François, son fils, est comédien. Il a vécu au home jusqu'à la fin de son adolescence. C'est dire si les réfugiés, c'est un sujet qu'il connaît de l'intérieur. Il le « revisite » dans un spectacle, « Le carré des Cosaques », encore au stade de l'écriture et dont les premières représentations auront lieu en novembre. Dans les textes qui suivent, l'auteur nous explique sa démarche. Voilà sans doute, dans nos pages, une approche inhabituelle du monde des réfugiés. Vous verrez cependant qu'on arrive vite à toucher à l'humain. C'est là une constante quand on parle de réfugiés. Qu'il s'agisse de ceux d'hier ou de ceux d'aujourd'hui.

■ Patrick VERHOOST

...c'est le nom que les fossoyeurs communaux ont donné à une pelouse du cimetière de Braine-le-Comte. Quatre rangées de croix orthodoxes à l'oblique, de stèles bousculées, d'inscriptions illisibles, une litanie de noms imprononçables. Ici sont alignés quelques dizaines de vieux soldats, victimes des derniers soubresauts de « l'Europe des Nations » et des révolutions. Rescapés de la première guerre mondiale, de la révolution bolchevique et puis de la seconde guerre mondiale (où certains se sont à nouveau « trompés de camp » !), ils étaient devenus « persona non grata » pour l'Europe entière à l'heure de la guerre froide.

En 1954, ému par le sort de ces « débris d'humanité » (sic), le Révérend Père Pire – Prix Nobel de la Paix – décidait d'ouvrir dans l'urgence quelques homes en Belgique. A Braine-le-Comte, un ancien couvent désaffecté et réaménagé en catastrophe fut l'un de ceux-là.

Trop vieux pour subvenir à leurs besoins, malades ou grabataires, ces personnes déplacées, comme l'on disait alors, devaient signer un formulaire où elles s'engageaient à ne jamais tomber à charge de l'Etat belge... C'est qu'à l'heure où on troquait des travailleurs immigrés contre des tonnes de charbon, où on les parquait dans les baraquements de Flénu, au Borinage, ou dans « la cantine des Italiens » à La Louvière, le mot « humanitaire » n'existait pas encore dans le vocabulaire du Ministère des Affaires étrangères.

Le home de Braine-le-Comte devient donc cet improbable kibboutz où l'on survivait pour moitié de la charité des « généreux donateurs » et pour l'autre moitié grâce à un sens développé de la débrouille en autarcie. Une baronne polonaise, des ex-officiers russes, de simples cosaques, des réfugiés slovènes, hongrois, serbes, croates, autrichiens, finlandais passèrent là les dernières années de



leur vie à remâcher inlassablement leur passé glorieux ou à pleurer doucement leur nostalgie. Ils sont morts les uns après les autres, resserrant un peu plus à chaque hiver, les rangs du carré des Cosaques. Ils sont morts loin de leur patrie, sans famille, sans enfants à qui léguer leur histoire, leurs souvenirs et les quelques objets dérisoires qu'ils avaient choisis d'emporter dans leur exil. Aujourd'hui personne ne vient se recueillir sur leur tombe puisque plus personne ne sait qu'ils sont là.

C'est dans ce home que je suis né. D'un père que les pensionnaires appelaient, malgré lui, Gospodine Direktor, et d'une mère infirmière qui les a tous soignés et accompagnés jusqu'à leur dernier souffle. C'est à l'intérieur du home de Braine-le-Comte qu'enfant, j'ai construit progressivement une étrange vision du monde. J'ai appris l'histoire avec ceux qui terminaient la leur en cul de sac. C'était à la fois l'histoire de l'Europe sur les cartes d'état major de l'armée tsariste et les émeutes des grèves de 60 dans les rues d'une ville de province wallonne. Gamin, je corrigeais mes devoirs de mathématique avec un professeur de balistique de l'école militaire de Saint-Petersbourg, j'apprenais les rudi-



ments de l'esperanto avec un linguiste hongrois et à jouer aux échecs avec l'ex-consul de Serbie au Monténégro. J'ai été bercé par les chants en vieux slavon qui montaient de la chapelle orthodoxe. Mon imaginaire s'est nourri de contes fantastiques, des reflets des lampes à huile devant les icônes aux vertus prétendument miraculeuses. J'ai grandi entouré d'une galerie de personnages à faire pâlir d'envie ceux d'un roman de Dickens. Je les ai vus mourir les uns après les autres, ceux que j'appelais « chers grands-papas, chères grands-mamans » en leur récitant mon compliment de nouvel an. J'ai grandi et appris tout doucement le métier de vivre en relevant de vieilles dames tombées de leur chaise percée et en rasant prudemment les joues d'anciens officiers devenus complètement séniles. J'ai parlé de l'Holocauste en massacrant consciencieusement des dizaines de chats sauvages comme on me l'avait appris. Je suis devenu marxiste honteux à l'adolescence et ai parlé beaucoup de Darwin avec un pope unijambiste. Parallèlement, j'ai vécu comme n'importe quel petit garçon belge scolarisé chez les bons pères. C'est de là sans doute que naquit un dérangeant sentiment d'exil intérieur.

A cinquante ans sonnés, voilà que j'ai la prétention de faire un specta-

cle à la fois autobiographique et qui pourtant touche à l'universalité. Voilà que je convoque quarante fantômes sur le plateau pour prêter voix aux hommes sans voix, donner la parole à ceux qui furent les acteurs et les spectateurs du grand ramdam du siècle, de ceux qui furent les bourreaux de leurs propres histoires et des victimes de l'Histoire.

Même si aujourd'hui, ils sont tous repiqués comme des poireaux dans le carré des cosaques, ceux qui cacarolaient dans les grandes steppes du Don et du Kouban... ils sont mes racines et des racines, ils en avaient, puisqu'ils ne se définissaient plus que

comme déracinés : D.P.- displaced persons - personnes déplacées... et moi aussi, je me sens un peu déplacé dans ce monde. Alors, du fond de mon exil intérieur, je dérape un peu de la semelle mais je me raccroche au bord des tombes pour rendre mon devoir de mémoire. Et si je parle aux morts, c'est pour interroger les vivants : quelle trace laissons-nous, à part une inscription sur une stèle, qu'est-ce qu'on garde des morts, quels sédiments de leurs pensées tapissent le fond de nos marécages intérieurs ?

■ François HOUART



... « C comme clocher, clocher de l'Eglise St-Géry, et ici, ancien couvent des Pères Picpus rebaptisé home des personnes déplacées, puis home Dominique Pire quand il a reçu le prix Nobel de la Paix... Parce que moi, j'ai bien connu le Père Pire. Je suis monté dans sa DS, une DS noire, tellement brillante que je pensais qu'elle était vernie. Parce que le Père Pire était tout en blanc dans sa bure de père dominicain blanche, avec une petite capeline blanche, des bas blancs mais des souliers noirs, impeccablement vernis comme sa voiture. Comme sur la très célèbre photo qui trône dans le hall d'honneur de notre home supra-confessionnel et qui a paru dans toute la presse de l'époque. Et j'étais là quand le reporter du Soir illustré est venu. La photo a été prise ici même dans le fond du petit jardin, devant l'escalier monumental qui mène au grand jardin. Pilastre jardin le Père Pire avec sa longue mèche et pilastre cour la reine Elisabeth avec sa voilette et au centre la baronne Kielcevska... (il la présente)... née de Kellerman comme le Maréchal d'Empire, sanglée dans son petit tailleur brun tabac, ça vous ne le verrez pas sur la photo noir et blanc, son béret crânement penché sur sa coupe à la garçonne et là, si on observe bien à la pointe du béret, vous apercevez un bout de clôture en treillis de poule et en prenant une loupe, des petits doigts agrippés au fil de fer galvanisé... C'est moi ! Mais ça j'en reparlerai plus tard... »

■ Le carré des cosaques, F. Houart - extrait

Le Service Social... en bref !

A chaque début de permanence, c'est le suspense ! De quoi sera-t-elle faite aujourd'hui ?

Bien souvent, nous avons à réagir dans une certaine urgence ; trop souvent, nous sommes confrontées à des situations inextricables pour lesquelles il n'y a plus grand-chose à faire. Sauf constater avec les intéressés qu'ils sont arrivés « au bout » de toutes les procédures et possibilités d'obtenir un séjour en Belgique... sans succès !

C'est parfois lourd à vivre surtout quand pareilles situations s'enchaînent les unes après les autres...

Malgré tout, nous faisons un travail souvent intéressant, toujours interpellant !

En quelques mots, j'ai envie de vous raconter des petits bouts de vies...

Amir a été régularisé en 2001 suite à la campagne de régularisation de janvier 2000. Quand il a reçu sa carte d'identité en main, il était le plus heureux des hommes ! Enfin, après tant d'années de galère, il allait pouvoir poser ses valises, se permettre de faire des projets à long terme et même de les réaliser ! Cinq ans plus tard, en buvant un thé, il se raconte, il raconte son périple qui l'a finalement amené ici en 1998. Il dit tout son désarroi, combien il a ramé pendant des années pour qu'enfin un pays lui permette de poser ses valises pour vivre en toute dignité.

Mais pour en arriver là, combien d'épreuves, d'humiliations a-t-il dû endurer ? Tout en menant une vie en marge qui, petit à petit, plonge les gens dans une autre réalité... Tout cela laisse des traces profondes, douloureuses...

Car, pendant ces années de galère, ce qui importait, c'était de survivre et le reste, les états d'âme... on verrait plus tard, c'était pas le moment !

Puis ce moment-là est arrivé. Amir a maintenant quarante ans et il n'est nulle part.

Depuis peu, il travaille. Enfin ! Il était temps, il devenait fou, dit-il,

à force de chercher du travail partout sans succès... Revenez plus tard, peut-être...

Malgré tout, il est content car ici, il est libre et ne craint pas pour sa vie... mais sa famille lui manque...

Monique ! Rien qu'à prononcer son nom, nous frissonnons ! La cascade de problèmes n'est pas bien loin... et ça fait des années que ça dure !

Et ce ne sont pas des petits problèmes, mais de vraies cassures de la vie...

Avec le temps, elle et moi sommes arrivées à en rire mais j'avoue que je frémis quand elle débarque à ma permanence... Quelle catastrophe va-t-elle encore amener ?

Un jour, nous plaisantions et je lui dis : « Si tu allais voir un autre service social pour changer ! Moi, je t'ai donné dix ans de ma vie... ». Alors, elle éclate de rire et me rétorque: « Mais c'est toi qui nous connaît le mieux ! »

Et justement, ce matin, Monique est dans la salle d'attente. Ouille ! Et surprise ! Elle n'avait pas de problème, elle passait juste me souhaiter une bonne année !

Nous avons discuté avec beaucoup de plaisir de la vie, de son cheminement à elle, car après tant d'épreuves, elle est arrivée à prendre du recul et à vivre les choses avec pas mal de sagesse... Ouf !

Mariam a vu débarquer ses deux enfants aînés il y a bientôt trois ans... Elle ne les avait plus vus depuis très longtemps car dans son pays, c'est le mari qui garde les enfants en cas de séparation.

Ils avaient vraiment beaucoup grandi mais Mariam était sûre que c'était bien eux. Pour avoir une preuve inattaquable pour demander le droit de séjour, nous avons fait faire des tests ADN qui ont confirmé qu'ils étaient bien les enfants de Mariam !

Après la joie des retrouvailles et celle du résultat positif, nous pensions que c'était gagné, les autori-

tés n'auraient plus qu'à les inscrire !

Eh bien, pas du tout ! L'Office des Etrangers exige que les enfants (mineurs !) retournent dans leur pays pour y demander un visa pour regroupement familial à l'ambassade de Belgique !

Cela voudrait dire pour Mariam acheter cinq billets d'avion (car pas question de laisser ses deux aînés repartir seuls, il faut donc aussi qu'elle les accompagne avec les deux petits) pour rentrer dans un pays où elle est en danger et où personne ne l'aidera. Le temps pour l'OE de délivrer les visas, ce qui peut prendre entre trois et six mois !

Actuellement, nous nous battons à ses côtés pour demander aux autorités un peu de souplesse.

Mariam et ses enfants ont très peur d'être une fois de plus séparés et nous avons parfois beaucoup de mal à les rassurer !

■ Marina RUIZ ALCEDO

Siège social :

Rue du Marché, 35
4500 Huy
Tél : 085/21 34 81
Fax : 085/23 01 47
e-mail : aidepersdepl.huy@belgacom.net
Site : <http://www.aideauxpersonnesdeplacees.be>

Numéros des comptes :

En Belgique :
AIDE AUX PERSONNES DÉPLACÉES
C.C.P. 000-0075670-10
FORTIS 240-0297091-81
ING 310-1134334-05
FORTIS 001-2016511-54

En France :
AIDE AUX PERSONNES DÉPLACÉES
Chemin Rouge de Fontaine
59650 Villeneuve d'Ascq
C.C.P. Paris17.563.64X
Crédit du nord-Lille
2906-113342-2

En Suisse :
EUROPE DU CŒUR-APD
C.C.P. Bulle 12-17332-1

Au Grand-Duché de Luxembourg :
AIDE AUX PERSONNES DÉPLACÉES
Compte C.C.E. Luxembourg
1000/1457-2

En Grande-Bretagne : Father Pire Fund :
Camberwell Branch(206651)
P.O. Box 270
London SE 154RD - A/C 50361976

Exonération fiscale pour tous les dons égaux ou supérieurs à 30 Euros versés en une ou plusieurs fois à l'un de nos comptes en Belgique.

Editeur responsable : Patrick Verhoost